

Un portrait beaucoup plus positif est réservé à Raoul Vaneigem, auteur polyédrique, grand admirateur du surréalisme, auquel il a consacré un ouvrage fort intéressant sous pseudonyme³, récupérateur de Lautréamont, chantre de l'érotisme à une époque où la chose était encore loin d'être bien vue, qui « voulait que la poésie soit faite par tous » et défendait l'« art de construire son existence comme une œuvre d'art, sans double, sans duplication possible, comme une production originale » (418).

En arrière-fond de ces quatre penseurs principaux apparaissent d'autres noms habituellement associés à Mai 68 et d'une importance symboliquement incomparable, du moins dans les milieux universitaires – Foucault, Lacan, Lévi-Strauss, Barthes – représentés comme distants des événements, méfiants face à un mouvement qu'ils comprennent finalement peu et mal, et surtout trop occupés à s'assurer des strapontins institutionnels et des prébendes pour vouloir jouer un rôle quelconque dans les rues.

Si on devait pointer du doigt la raison d'être de ce projet – qui émerge progressivement de plus en plus clairement au fur et à mesure qu'on parcourt les pages de ce gros tome, écrit en un style agréable de conversation à bâtons rompus – ce serait de montrer qu'« il existe une véritable gauche libertaire française qui permet d'éviter l'alternative entre une gauche libérale de droite, celle que Mitterrand baptise en 1983, et une gauche césarienne des barbelés, jacobine, qui fut celle de Sartre » (464). Pari largement tenu, malgré des longueurs et des redites. Surtout, une belle démonstration du fait que la philosophie, en dépit de ce qu'on a trop souvent tendance à croire, est surtout pertinente en dehors des salles de classe.

Vittorio Frigerio

Dalhousie University

Études françaises 54, 1. « Écritures de la contestation. La littérature des années 68 ». 2018. P. 192

Les anniversaires appellent les commémorations, mais aussi les remises en question et les interrogations. Pendant que Daniel Cohn-Bendit dit du bien d'Emmanuel Macron, et que Michel Onfray dit du mal du monde intellectuel qui s'est tenu frileusement à l'écart de la révolte d'il y a cinquante ans, on peut légitimement choisir d'explorer les raisons du « mutisme » qui a frappé les écrivains de l'époque. C'est ce que fait ce dernier numéro d'*Études françaises*, à travers sept articles.

Jean-François Hamel et Julien Lefort-Favreau, dans leur Présentation, font état du peu de productions littéraires d'importance ayant traité de l'époque. Comment est-ce que le roman pourrait se faire l'écho des événements alors que « le formalisme du Nouveau roman et de la nouvelle critique [avait] discrédité les narrations réalistes » ? (7) Face à l'absence plutôt flagrante d'œuvres d'importance ayant parlé de Mai 68, ce dossier choisit de prendre les choses de plus haut et de plus loin. On s'intéressera donc à l'effet de la période sur la littérature, sur un laps de temps relativement étendu, et en se penchant aussi sur les travaux issus de collectifs. C'est ce dernier élément qui fait l'objet du premier article, « Politiques de l'écriture et régimes du collectif dans les avant-gardes littéraires en mai-juin 1968 », de Boris Gobille, qui évoque les débats au sein de divers groupements, dont *Tel Quel* (proche du PCF, débordé sur la gauche), sur les modalités et les valeurs de la littérature à un moment où l'image individualiste et idéalisée du *grantécrivain* est mise à mal. Le « régime de singularité » (15) est ainsi sérieusement endommagé dans les périodes de crise, où la création collective s'impose quasi naturellement, réunissant des écrivains dont les chemins ne se seraient autrement pas croisés.

Dans « Le Mai 68 littéraire de François Maspero. L'éditeur comme relais intellectuel », Julien Lefort-Favreau évoque le parcours des éditions Maspero (1959-1984),

3 Dupuis, Jules-François. *Histoire désinvolté du surréalisme*. Nonville : Éditions Paul Vermont, 1977.

sans doute la plus franchement militante des maisons d'éditions françaises du siècle, à qui on doit la découverte par le public français des écrivains de la décolonisation et des « pensées subalternes » (58), donnant notamment à Sartre l'occasion inespérée de « se refaire une jeunesse » (46).

Patrick Marcolini, lui, revient dans « Le style de la négation. Guy Debord, les situationnistes et la littérature » sur le positionnement des situationnistes envers la littérature, objet à la fois officiellement refusé et intimement adulé. Le retour de Debord à la littérature, après en avoir théorisé l'épuisement, serait dicté par « une réfutation de plus en plus explicite de la philosophie du progrès » (73).

Jean-François Hamel, avec « "Plus de livre, plus jamais de livre". Espace public et écriture politique d'après Maurice Blanchot et le Comité d'action étudiants-écrivains » nous ramène dans la Sorbonne occupée, où les membres du Comité d'action étudiants-écrivains font face au dilemme de devoir ou de vouloir s'adonner à l'écriture tout en faisant la grève de la littérature. La solution partielle se trouvera dans la production de tracts non signés. On théorise ainsi « l'absence de livre comme contestation radicale du pouvoir » (80). Catherine Brun (« À l'envers et l'endroit de mai 1968 : les théâtres de Gatti et de Vinaver ») nous amène au théâtre, pour opposer le parcours d'Armand Gatti, qui veut le sortir de ses quatre murs et le mêler au peuple, à celui, opposé, de Michel Vinaver, « patron et usager décomplexé des systèmes tels qu'ils existent » (115). Iraïs Landry et Louis-Thomas Leguerrier (« "Ce qui est à écrire violence". Montage et dialectique dans *Les guérillères* de Monique Wittig ») fournissent le premier article du dossier qui se penche exclusivement sur un auteur et prioritairement sur un seul ouvrage, présenté comme « l'actualisation de cette révolte au sein du langage » (120-121). Le roman de cette écrivaine féministe serait alors la « mise en scène de la dialectique de la fragmentation que l'événement cristallise » (133).

C'est Olivier Penot-Lacassagne (« *Novolittérature...* à la brisure des années 70 ») qui offre le mot de la fin, en discutant de la désillusion qui a suivi la révolution manquée et de l'émergence d'une littérature punk, seule encore possible quand les lendemains déchantent et qu'on ne peut plus qu'explorer cette longue « heure crépusculaire » (140) qui suit la faillite des émeutes.

Une dernière section, « Documents », réunit « tracts, affiches, bulletins » de l'époque, dont plusieurs inédits, signés (ou pas signés) par Blanchot, Mascolo et d'autres. *Études françaises* offre ici un petit dossier stimulant et une contribution intéressante aux études de cette période cruciale de l'histoire, aussi littéraire, du vingtième siècle.

Vittorio Frigerio

Dalhousie University

Vladimir Nabokov et la France. Sous la direction de Yannicke Chupin, Agnès Edel-Roy, Monica Manolescu et Lara Delage-Toriel. Strasbourg: Presses Universitaires de Strasbourg, 2017. 247 p.

While still an undergraduate, Vladimir Nabokov, the future author of *Lolita* (a novel debuted in print in France), translated Rolland's *Colas Breugnon*. In his childhood he had a French governess and then spent his late years in the Francophone part of Switzerland; as the writer's biographer B. Boyd notes, even his tombstone bears an inscription only in French ("Écrivain"). *Vladimir Nabokov et la France* explores Vladimir Nabokov's numerous encounters with the French culture, language and literature. The volume serves as a testimony to Nabokov's important role in France and is a product of its thriving Nabokov society, *Les Chercheurs Enchantés*.